



(Cliché S. Vanne)

ST-JEAN-PIED-DE-PORT. LA ROUTE D'ARTILLERIE (ancienne voie romaine)¹.

LA VOIE ROMAINE DE BORDEAUX A ASTORGA DANS SA TRAVERSÉE DES PYRÉNÉES

Entreprendre de déterminer le tracé d'une voie romaine alors que les vestiges de la construction ont presque entièrement disparu est assurément une tâche difficile, souvent dangereuse. Les preuves d'ordre purement historique, même nombreuses, ne sauraient toujours remplacer les témoignages que la pioche de l'ouvrier fait jaillir du sol. Elles peuvent, cependant, entraîner assez de certitude pour donner au travail entrepris une base suffisante, surtout quand elles permettent de fixer avec précision l'emplacement d'anciennes localités. En montagne, d'ailleurs, ce travail de reconstitution topographique offre moins de difficultés qu'en plaine. Une route de montagne ne peut varier à travers les siècles. Son profil est impérieusement déterminé par le relief de la région traversée et les générations qui l'utilisent n'y sauraient rien changer. Elle peut être abandonnée pour une autre plus courte ou plus commode — c'est le cas de celle dont il va être question — mais son tracé ne subit aucune transformation. L'historien qui l'étudie est donc exposé à commettre moins d'erreurs et les traditions dont il s'autorise, les textes qu'il invoque, lui permettent d'atteindre à une précision suffisante dans la tâche qu'il s'est imposée.

1. Vue prise à son départ de la ville. Dans le bas, à droite, amorce du chemin menant à Saint-Michel; à l'arrière-plan, montagne de l'Arradoy.

1° Saint-Jean-le-Vieux est bien l'Imus Pyrenæus de l'itinéraire d'Antonin.

Presque tous ceux qui ont écrit sur les voies romaines ou sur la géographie de notre région à l'époque gallo-romaine, Longnon¹, François-Saint-Maur², l'abbé Dubarat³, dom Martin Bouquet⁴, Marca⁵, Walkenaër⁶, Wesseling⁷ qui cite Surita, l'abbé Haristoy⁸, Paul Raymond⁹, ont identifié l'Imus Pyrenæus de l'itinéraire d'Antonin avec Saint-Jean-Pied-de-Port. Seul, Joanne indique que Saint-Jean-le-Vieux est construit « sur l'emplacement d'une bourgade romaine »¹⁰.

Je vais essayer de démontrer que c'est bien Saint-Jean-le-Vieux qui est Imus Pyrenæus.

I. Saint-Jean-le-Vieux a existé bien avant Saint-Jean-Pied-de-Port. Son nom, en basque, est *Donazaharré* (pour Don Ibane Zaharré), Saint-Jean-le-Vieux, tandis que Saint-Jean-Pied-de-Port est *Donibane Garaci* (Saint-Jean-de-Cize). La tradition est ici parfaitement d'accord avec le nom des deux localités. Elle rapporte que Donazaharré aurait été autrefois brûlé par les Maures et que Garcia Jimenez, premier roi de Navarre, aurait bâti en 716 la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port dans une position plus facile à défendre. Saint-Jean-le-Vieux est, d'ailleurs, un lieu de passage tout autant que Saint-Jean-Pied-de-Port. Un curieux texte de Roger de Hoveden l'appelle la « porte d'Espagne », la « porte du pays de Cize », en mentionnant l'expédition de Richard Cœur-de-Lion, qui pénétra jusque dans ces régions lointaines en 1178¹¹.

Saint-Jean-le-Vieux décroît régulièrement, d'ailleurs, au profit de

1. *Atlas historique de la France*.

2. *Congrès scientifique de Pau*, t. II, p. 118.

3. *Introduction au Missel de Bayonne de 1543*, p. vi.

4. *Recueil des historiens des Gaules*, t. 1^{er}, p. 109 de la nouvelle édition Léopold Delisle: « Ad Imum Pyrenæum est hodiernum oppidum S. Johannis de pede Portus. Inde huic loco nomen eo quod ad pedem sive ad radices montis situs sit. Portus enim vocatur summa sive angustiae Pyrenæorum montium. »

5. *Histoire de Béarn*, p. 48, XV.

6. *Analyse géographique des Itinéraires anciens des Gaules*, t. III, p. 107.

7. *Itinerarium Antonini*, p. 455.

8. « Voies romaines et chemins romius, » dans les *Recherches historiques sur le pays basque*, t. 1^{er}, p. 13.

9. *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, p. 149.

10. *Dictionnaire administratif*, t. VI, p. 4170.

11. Richard Cœur-de-Lion pénétra en 1178 jusqu'au fond du Pays basque pour châtier les hobereaux qui molestaient voyageurs et pèlerins: « Inde promovens exercitum suum usque ad portus Sizaræ, quæ nunc Porta Hispaniæ dicitur, obsedit castellum Santi Petri et cepit et demolitus est illud » (Roger de Hoveden, *Rerum Britannicarum mediæ ævi scriptores*, t. II, p. 147, chronique anglaise). Le château de Saint-Pierre dont il est question est aujourd'hui celui de Salha, près Saint-Jean-le-Vieux. Il résulte de ce texte que cette dernière localité était considérée comme la clef des Ports de Cize, conduisant en Espagne. Sur l'expédition de Richard au Pays basque, cf. de Jaurgain, *La Vasconie*, t. 1^{er}, p. 231, et l'abbé Tauzin, *Préludes de la grande révolte*, dans la *Revue de Gascogne*, 1899-1900.

Saint-Jean-Pied-de-Port. Il comptait 1,434 habitants en 1792, 884 en 1896; le périmètre de cette agglomération a été autrefois beaucoup plus considérable.

II. L'existence d'un *camp romain* à Saint-Jean-le-Vieux, camp où stationnaient probablement les forces de police chargées de veiller à la sécurité des voyageurs, est un argument en faveur de notre thèse. Ce camp existe à quelques mètres à peine de la route nationale conduisant de Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Jean-le-Vieux. La partie centrale en est bien conservée. Elle consiste en une pyramide de terre, de forme irrégulière, au sommet de laquelle on accède par trois gradins nettement marqués. Au sommet s'ouvrait jadis un puits dont les parois sont formées de blocs de pierre dure d'Arradoy. Ce puits est aujourd'hui comblé. Tout autour du réduit central règnent de profonds fossés au delà desquels s'étendent des terrassements¹, nivelés aujourd'hui et séparés de la plaine par d'autres fossés qu'occupe un chemin vicinal descendant jusqu'au Laurhibar. Il est d'ailleurs difficile de reconnaître le tracé primitif du camp au milieu des cultures et des sentiers, mais la partie centrale est dans un état parfait de conservation.

III. La distance fixée par l'Itinéraire d'Antonin entre Imus Pyrenæus et Summus Pyrenæus est exprimée par le chiffre V, précédé de M. P. Or, Summus Pyrenæus est bien Château-Pignon. Cette identification est proposée par Walkenaër². Les textes sur lesquels il s'appuie ne conviennent pas précisément à la thèse qu'il soutient, mais la situation toute spéciale de Château-Pignon, son importance stratégique et l'historique de ce point particulier de la voie romaine me font adopter la thèse de Walkenaër. Le Summus Pyrenæus de l'Itinéraire est bien Château-Pignon.

Cela posé, quelle est exactement la distance M. P. V. ?

Assurément le chiffre V n'exprime pas un nombre de *milles romains* : $1481,50 \times 5 = 7407,50$. Cette distance de 7 kil. 407 ne répond à rien. Elle ne convient même pas à Saint-Jean-Pied-de-Port, qui est à plus de 11 kilomètres de Château-Pignon. Il ne s'agit pas non plus de la *lieue gauloise*³ : d'abord, elle n'était pas employée pour mesurer

1. Il y a environ cinquante ans, des travaux de dérasement furent effectués dans cet endroit : on trouva des monnaies romaines — aujourd'hui dispersées — des débris de vases, un petit aqueduc assez bien conservé. L'abbé Haristoy fait allusion, dans ses *Recherches sur le Pays basque*, à des monnaies d'argent romaines trouvées à Saint-Jean-le-Vieux (p. 14).

2. Il écrit (t. I, p. 301) : « La limite des Tarbelli de la Gaule vers le Sud et du côté de la Navarre est bien déterminée par le Summus Pyrenæus de l'Itinéraire que les mesures portent à Castel Pinon et ces mesures sont confirmées par l'acte de l'évêque Arsius et par d'autres titres qu'Oihénart a rapportés. » La vérité m'oblige à dire que la charte dite d'Arsius est muette sur ce point et qu'Oihénart ne fait que commenter, en la rapportant, la dite charte (*Not. ut. Vasc.*, p. 404 et 407).

3. J'adopte, pour ces calculs, la valeur attribuée par Walkenaër au mille italique et à la lieue gauloise, d'après certains géographes. D'Anville propose 1,490 mètres pour le mille romain ; mais cela influe peu sur le résultat.

les chemins d'Aquitaine; ensuite, $2222 \times 5 = 11110$. Ce produit ne correspond ni à la distance où se trouve Saint-Jean-le-Vieux, ni à celle où se trouve Saint-Jean-Pied-de-Port (environ 11,500 mètres).

Reste le *mille aquitain*. Nous savons en effet, que les Romains employaient, pour mesurer leurs voies, des unités de longueur qui variaient selon les pays¹. Le mille aquitain était employé en Aquitaine. Je trouve trois valeurs pour le mille aquitain : 2,924 m. 50, 2,963 mètres et 2,980 mètres, ce qui donne, pour les 5 milles, respectivement, 14,692 m. 50, 14,815 mètres et 14,900 mètres.

J'ai mesuré, à plusieurs reprises (au curvimètre sur la carte au 1/80,000 et à la bande de papier sur la carte au 1/50,000), la distance séparant Château-Pignon de Saint-Jean-le-Vieux. La moyenne des distances est de 14,880 mètres. Je ferai remarquer que le périmètre actuel de Saint-Jean-le-Vieux est probablement inférieur à celui d'Imus Pyrenæus.

Si donc on accepte le mille aquitain comme unité réservée aux chemins d'Aquitaine, il apparaît nettement que Saint-Jean-le-Vieux, qui (tout comme Saint-Jean-Pied-de-Port) est d'ailleurs *au pied des Pyrénées*, peut être identifié avec Imus Pyrenæus.

Si l'on veut bien ajouter à cet argument — capital à notre avis — l'ancienneté plus grande de Saint-Jean-le-Vieux et l'existence d'un camp romain, on est forcé de convenir que Saint-Jean-le-Vieux — Donazaharré — *est bien l'Imus Pyrenæus de l'Itinéraire d'Antonin, et non pas Saint-Jean-Pied-de-Port.*

2° La route qui fait l'objet de cette étude est bien l'ancienne voie romaine.

Les preuves d'ordre historique sont plus nombreuses que les preuves d'ordre matériel. Ces dernières font presque totalement défaut, car la voie, reposant presque partout sur le roc, n'eut pas besoin d'être construite, sauf en quelques endroits, où les traces d'un empierrement sérieux et d'un revêtement assez grossier sont encore visibles.

1. Ceci est admis aujourd'hui. Pline (*Hist. Nat.*, III, 16) ne dit-il pas que non seulement suivant les provinces, mais encore suivant les chemins, il était fait usage de pas plus ou moins grands? « Alibi mutato provinciarum modo, alibi itinerum auctis aut diminutis passibus. » — Or la voie qui nous occupe est certainement l'un des plus anciens passages des Pyrénées. Les Romains ne firent que l'aménager après la conquête de l'Aquitaine. Ils conservèrent pour la mesurer le mille aquitain. — D'après Bergier (*Les grands chemins de l'Empire romain*, liv. 3, ch. 12), la lieue d'Espagne était de 4,009 pas (5,926 mètres), le mille aquitain, la moitié de cette lieue (2,963 mètres). — D'après Saint-Jours (*Port-d'Albret*, p. 266), la lieue d'Espagne s'est conservée dans la lieue de Gascogne qui, en 1491, valait 5,849 mètres, ce qui donne 2,924 m. 5 au mille aquitain. — Enfin, François Saint-Maur (*op. cit.*, p. 125) propose 2,980 mètres. Que l'on adopte l'une ou l'autre de ces trois valeurs, on voit qu'il est facile de retrouver la distance *M. P. V.*

a) La route en question est essentiellement *une route de crête et de plateau*. La route beaucoup plus récente (elle remonte à 1883) qui passe par Arnéguy est au contraire *une route de vallée*. On sait que les Romains, dans la traversée des montagnes, cherchaient à s'élever le plus rapidement possible, *dédaignant* les lacets qui rendent les pentes moins rudes, mais font le chemin plus long. Il devait y avoir à cela une raison toute militaire. Les troupes, cheminant par crêtes et plateaux, sont moins exposées que celles qui s'élèvent plus lentement du fond des vallées¹. Il en résulte que le profil en long d'une semblable route présente, dès le départ, des pentes accusées. C'est, en effet, ce qui caractérise la « route d'Artillerie » — l'ancienne voie romaine — à son départ de Saint-Jean-Pied-de-Port. En un point du parcours (d'Erreculus à Orisson), on s'élève de 500 mètres en moins de trois kilomètres.

b) On me permettra d'invoquer ici un caractère presque général déterminé par M. Desjardins². La route qui nous occupe sert de séparation entre les deux communes de Saint-Michel et d'Arnéguy, pendant plus des trois quarts de son parcours; en Espagne, elle sépare également les deux paroisses de Valcarlos et de Roncesvalles. Or, « toutes les circonscriptions de paroisses remontant pour le moins au XII^e siècle, » il en résulte que les chemins qui servent de limite entre ces paroisses remontent très certainement à une ancienneté plus reculée. Ajoutons que les limites de paroisses n'ont guère varié depuis des siècles, dans ces pays de montagnes.

c) Cette route est le « *cami romiu* » par excellence que les Jacopites suivirent pendant tout le Moyen-Âge³. Trois voies se réunissaient

1. M. François Saint-Maur (*Mémoire sur les voies romaines de la région du Sud-Ouest. Congrès scientifique de Pau*, t. II, p. 118) a consacré quelques lignes à cette question : pour lui, l'ancienne voie romaine passait bien par le Bentarte et Château-Pignon, non par le Val Carlos. Il en donne comme raisons : 1° les escarpements de la route du Val Carlos, tels que la voie romaine n'aurait pu les affronter (les ingénieurs de notre époque ont surmonté cette difficulté à l'aide de sinuosités multiples); — 2° les récits du Moyen-Âge (voyageurs et pèlerins) établissant que le trajet de France en Espagne se faisait le plus souvent par la voie de crête Château-Pignon-Bentarte. Cela est exact. Ajoutons, toutefois, que les pèlerins qui redoutaient la montée un peu rude de la voie romaine prenaient par le Val Carlos. Avec le temps, cette seconde route, souvent étroite et dangereuse, fut presque aussi fréquentée que la première. Le *Codex de Compostelle* (p. 14-15) la mentionne déjà. Mais en certains endroits il n'y avait place que pour un piéton à la fois. Huarte dit que de son temps (vers 1615) on ne pouvait passer par le sentier du Val Carlos « qu'à la file et en procession » (*Silva de varia lición*, f° 43). Bonnacaze, curé de Pardies, qui, revenant du pèlerinage, passa par le Val Carlos en 1738, parle aussi du danger de la route. (Cf. abbé Camille Daux, *Le pèlerinage à Compostelle*, p. 325).

2. Desjardins, *Géographie de la Gaule*, t. IV, p. 223 et 234.

3. Voir, sur cette question des anciens chemins romains devenus « *camis romius* » : Dompnier de Sauviac, t. I, ch. II, *passim*; — le mémoire de Dufourcet sur *Les voies romaines et les chemins de Saint-Jacques dans l'ancienne Novempopulanie*; — le mémoire de Saint-Jours sur *Les routes romaines de Pampelune à Bordeaux*, dans le *Bulletin de Géographie historique et descriptive*; — Lavergne, *Revue de Gascogne*, 1886

vers Ostabat et, confondus en une seule, traversaient les Pyrénées après Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle est encore jalonnée de ruines; anciennes commanderies, prieurés, chapelles (Aphat-Ospital, Arsoritz, la Magdelaine, Saint-Jacques, Erreculus, Orrisson, Elissacharé, Ibañeta). C'est la « via iacobitana » par excellence, celle que suivit Aymeri Picaud, le rédacteur du *Codex* de Compostelle; c'est, dit formellement Huarte, « el camino de romeage »¹. On sait que le Moyen-Age, surtout à l'époque où commença le « saint pèlerinage de Galice », n'a pas créé de routes, et que l'on se contentait d'utiliser celles qui remontaient à l'époque gallo-romaine.

d) Cette route est celle que suivit Charlemagne en 778. C'est dans la partie située en corniche, le long du flanc sud de l'Astobiscar, qu'eut lieu le combat du 15 août². Les Carolingiens ne construisirent guère de routes, se contentant de réparer les anciennes. C'est ce que dit expressément le *Codex* à propos de celle-ci. M. Gaston Paris, commentant le passage en question, ajoute : « Charles aura, non pas construit, mais réparé la voie romaine. » Il situe à Château-Pignon — Summus Pyrenæus — la croix élevée en commémoration de cet acte³.

J'ai été assez heureux, lors d'un voyage à Roncevaux, pour découvrir l'emplacement de cette croix. Elle s'élevait sur l'Orzanzurieta qui domine la voie romaine et répond parfaitement à la description donnée par le *Codex*.

e) Enfin, la largeur de cette route n'est nulle part inférieure à 3^m50 dans la traversée de la montagne. En certains endroits (flanc sud de l'Astobiscar), elle mesure parfois 5 et 6 mètres. Il est vrai qu'elle a été fréquemment retouchée. Soult la fit réparer en 1813. Dans sa partie espagnole, elle porte encore le nom de « Camino de Napoléon ». Elle servit d'ailleurs à tant d'invasions qu'elle dut être souvent mise en état. Aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire, elle apparaît comme la route militaire par excellence des Pyrénées de cette région.

(étude sur les chemins de Compostelle); — l'abbé Camille Daux, *Le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle*; — l'abbé Haristoy, (*op. cit.*, ch. I^{er}), sur *Les voies romaines et camis romius du Pays basque*; — le P. Fita dit qu'en Espagne le « Camin frances », route suivie jadis par les pèlerins de Saint-Jacques, se confond presque partout avec le tracé des anciennes voies romaines.

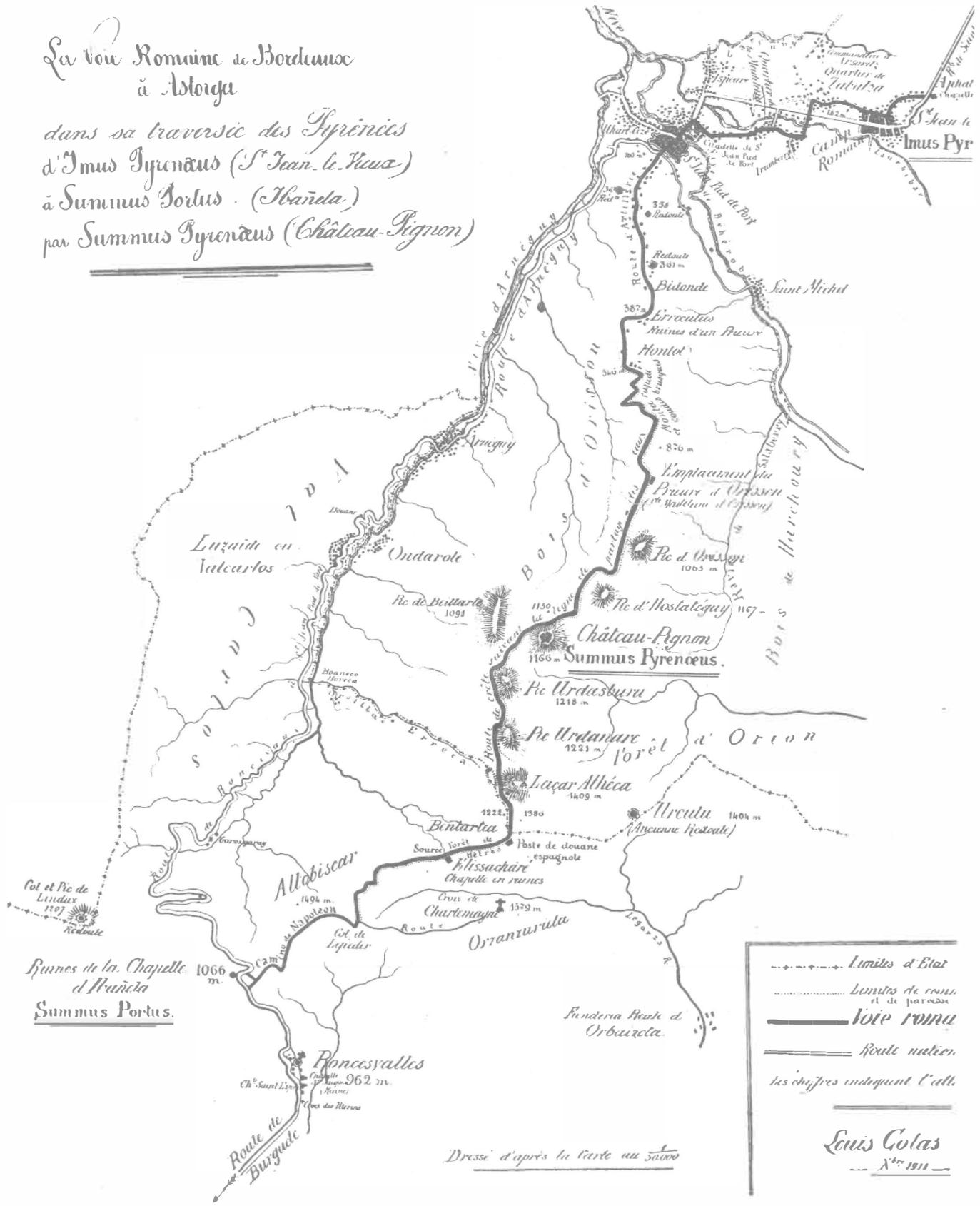
1. Huarte (manuscrit), *Silva de varia lición...* folio 73, verso.

2. Voir X. de Cardaillac, *La bataille de Roncevaux*, dans la *Revue des Pyrénées*, p. 67 et sqq. du tirage à part.

3. *Revue de Paris*, 15 septembre 1901 : *Roncevaux*, par G. Paris, p. 246 (article recueilli dans le volume intitulé *Légendes du Moyen-Age*, 1903). — Mais Château-Pignon n'est pas la montagne la plus haute du port de Cize, et, d'ailleurs, la description donnée par le *Codex* ne convient nullement à cette montagne.

La Voie Romaine de Bordeaux
à Astorga

dans sa traversée des Pyrénées
d'Imus Pyrenæus (St Jean-le-Vieux)
à Summus Portus (Ibañeta)
par Summus Pyrenæus (Château-Pignon)



DESCRIPTION DE LA VOIE ROMAINE

1° DE SAINT-JEAN-LE-VIEUX A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT

On se rend actuellement de l'une à l'autre de ces deux localités par une route nationale en ligne droite, dans laquelle on est tenté de voir l'héritière d'une voie romaine. Il n'en est rien, car la route par Ispoure est relativement récente. L'ancienne route¹, le « cami romiu », est encore bordée de vieilles maisons basques (il en est qui ont deux siècles d'existence). La route nouvelle est moins habitée. Ainsi qu'on le voit sur la carte, la vieille route part d'Aphat-Ospital, importante station des chemins de Compostelle, traverse le très vieux quartier de Zabalza (qui possède la commanderie d'Arsoritz), franchit le Laurhibar près de l'antique chapelle de la Magdelaine, et aborde franchement par l'est la colline sur laquelle se dresse la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port. J'ai noté, sur cette partie de la route, des vestiges de pavage assez ancien. Toutefois, la largeur du chemin est bien diminuée par les jardins et les maisons dont les haies et les murailles l'envahissent. Il est d'ailleurs peu fréquenté depuis qu'existe la route nationale, depuis surtout que Saint-Jean-Pied-de-Port se développe de plus en plus dans la direction du nord en se rapprochant d'Ispoure.

Le chemin de la Magdelaine pénètre en ville par la porte Saint-Jacques, près de laquelle existait autrefois une chapelle de jacobites. On suit ensuite la rue de la Citadelle, la rue d'Espagne et l'on sort de Saint-Jean-Pied-de-Port par la porte du même nom.

2° DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A LA FRONTIÈRE ESPAGNOLE.

En quittant Saint-Jean-Pied-de-Port, le voyageur qui se rend à Orisson, laissant à droite la route d'Arnéguy, à gauche celle de Saint-Michel, s'engage sur la « route d'Artillerie ». C'est l'ancienne voie romaine. Elle aborde franchement les collines dominant au sud la petite ville par des pentes roides. Sa direction presque rectiligne

1. Cette partie de la vieille route, aujourd'hui à demi abandonnée, était « cami romiu » comme le prouvent : la chapelle d'Aphat-Ospital ; la commanderie d'Arsoritz, située dans le quartier de Sabalza ; la chapelle de la Magdelaine ; la vieille chapelle Saint-Jacques, aujourd'hui démolie, qui se dressait à l'entrée de Saint-Jean-Pied-de-Port, et que l'on trouve mentionnée sur le plan de Vauban. — Quant aux cartes anciennes portant des indications routières, je retrouve une route semblable à la voie romaine dont je propose le tracé : 1° dans les trois cartes de Sanson d'Abbeville, publiées en 1651, 1652 et 1686 ; 2° dans la carte de de Fer (1705). — La carte de Cassini de Thury (1760) indique en revanche un tracé qui rappelle singulièrement la route nationale actuelle d'Ispoure à Saint-Jean-le-Vieux. Mais cette route, qui n'a pas plus d'un siècle d'existence, a été précédée par un chemin remontant à cette époque.

contraste avec les multiples sinuosités des deux autres routes. Sa largeur est de huit mètres environ, mais elle diminue rapidement. Enfin, elle est solidement empierrée.

Pendant près de deux kilomètres elle est bordée de vieilles maisons et de jardins qui lui font perdre rapidement de sa largeur primitive. Elle est vite réduite à quatre mètres, et prend alors l'aspect d'un chemin vicinal mal entretenu.

En laissant à droite et à gauche les redoutes construites en 1793-94 pour empêcher l'invasion espagnole, on arrive aux ruines du prieuré d'Erreculus, qui servait d'auberge aux pèlerins de Saint-Jacques. Il reste cependant debout deux bâtiments convertis en fermes. La chapelle a été démolie en 1850.

D'après Paul Raymond¹ qui cite la collection Duchesne (vol. 114, folio 178), on l'appelait en 1328 *Sente Marie Magdeleine de Beilbeder* et d'après un acte de 1685 *Prioratus Sanctæ Magdalenæ de Reculuse*. Le mot basque « Erreculus » signifie « ravin étendu ».

Après Erreculus, la pente s'accroît. On aborde la haute montagne. Point de courbes savantes, mais des zigzags brusques se coupant à angle aigu. C'est la partie la plus rude et la plus fatigante du trajet. La montée continue jusqu'à l'emplacement du prieuré d'Orisson.

Orisson (en basque Orissun, de Ohri-zun, endroit abondant en ajoncs nains) était un prieuré extrêmement important. Il comprenait jadis une maison complète avec écuries et granges. La chapelle était connue sous le nom de Sainte-Madeleine d'Orisson. Lorsqu'elle disparut, on vint encore longtemps à cet endroit, où coule un ruisseau limpide dont l'eau possède, à ce qu'il paraît, des propriétés thérapeutiques. Arbanère, revenant de Roncevaux par cette route en 1828, y vit un cabaret.

Après Orisson, la pente devient moins rapide, la route plus agréable. On entre dans la grande montagne, en suivant la ligne de partage des eaux entre les deux Nives. Après avoir franchi le col de Bidegorry et après quelque deux cents mètres d'une montée un peu plus rapide, le voyageur voit surgir devant lui la cime du Château-Pignon, placé de telle sorte qu'il domine le plateau sur lequel débouche la voie romaine. C'est une montagne d'environ 60 à 80 mètres de haut, dont l'escalade est rendue assez pénible par les pierres qui en couvrent les flancs. Ces débris proviennent de l'ancienne forteresse qui s'élevait jadis sur le sommet et que Ventura Caro fit raser après sa victoire sur les troupes françaises, le 6 juin 1793.

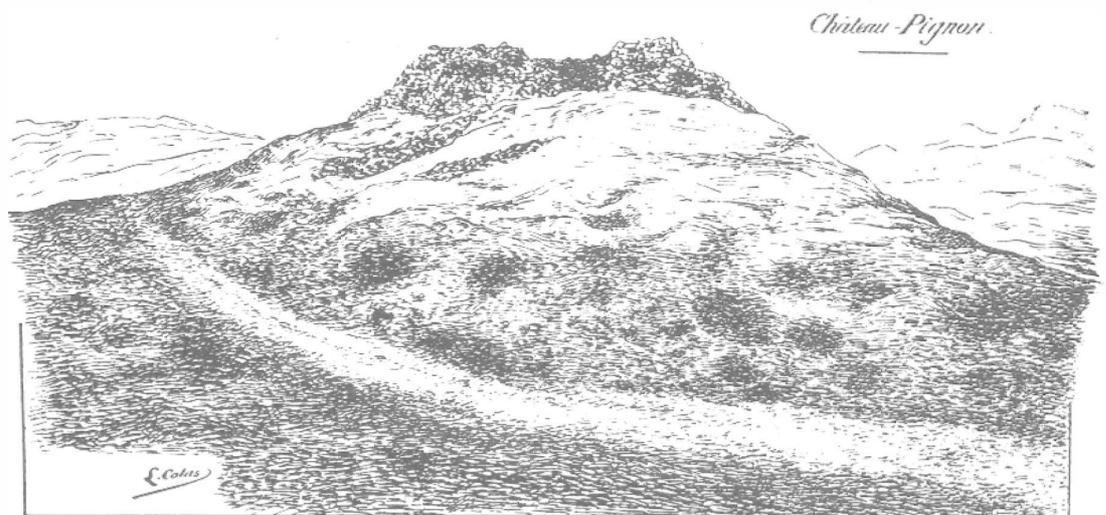
Château-Pignon est le *Summus Pyrenæus* de l'Itinéraire. Marca²,

1. *Dict. topog. des Basses-Pyrénées*, p. 141.

2. Pour Marca (t. I, ch. XIII), *Burguete* est *Summus Pyrenæus* : « *Summun Pyrenæum sive celsior pars viæ publicæ respondet loco qui dicitur Burguete;* »

Wesseling, François Saint-Maur, Longnon identifient Summus Pyrenæus soit avec Roncevaux, soit avec Burguete. Or, ces deux localités, situées dans une vallée, au débouché de la voie romaine, sont à une altitude inférieure de 400 mètres à celle de Château-Pignon. Bien plus, elles sont à 30 et 33 kilomètres 500 de Saint-Jean-le-Vieux. Comment, dans ce cas, expliquer la distance M. P. V. séparant Imus Pyrenæus de Summus Pyrenæus ? Cette objection capitale n'a pas échappé à l'abbé Dubarat¹.

Il n'est pas douteux que Château-Pignon eut de tout temps une



LES RUINES DE CHATEAU-PIGNON (SUMMUS PYRENÆUS)².

importance stratégique considérable. De son sommet, on domine au loin la voie romaine (on l'aperçoit jusqu'au passage du Leïçar Athéca). Il résulte de divers textes qu'au Moyen-Age les pèlerins y trouvaient un abri. Arbanère y vit les ruines d'un hôpital³.

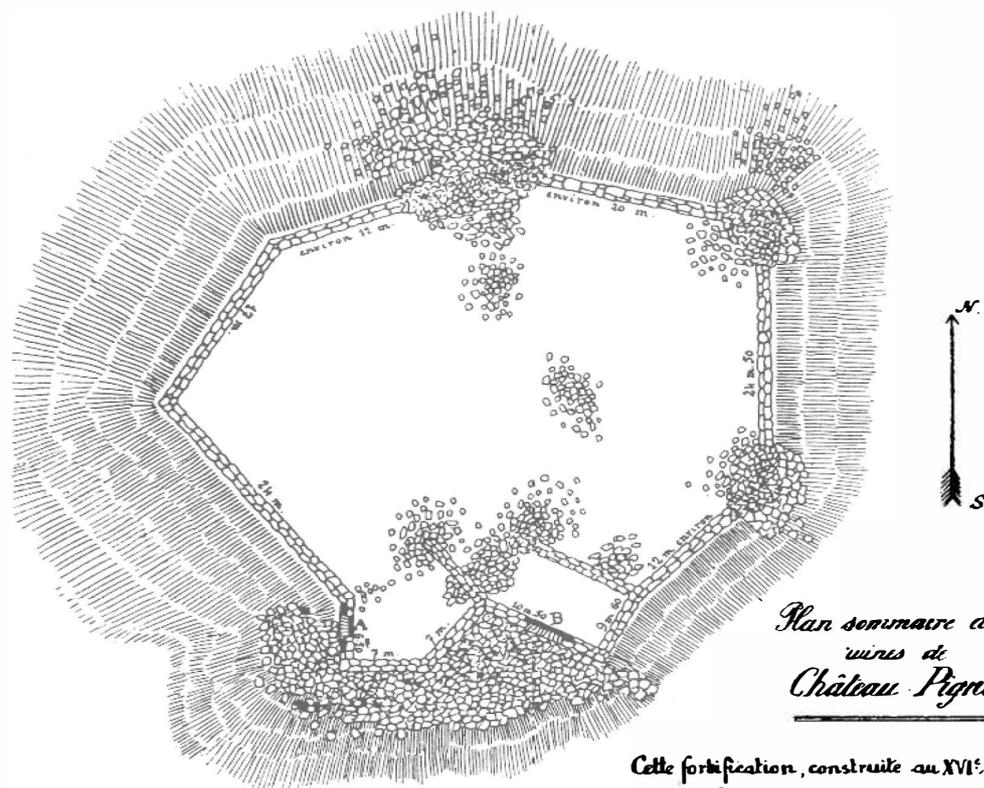
dom Martin Bouquet (*Recueil des hist. des Gaules*) partage cette opinion. Wesseling (*Itinerarium Antonini*, p. 455) l'appuie également. Mais il n'est fourni aucun argument en sa faveur. Pour François Saint-Maur, Summus Pyrenæus est à Roncevaux (*op. cit.*, p. 118), c'est également l'opinion de M. Longnon. On ne peut accepter aucune de ces deux opinions. Les deux localités précitées sont dans un vallon dont l'altitude est inférieure de 400 mètres à celle de Château-Pignon. Enfin, et surtout, comment calculer M. P. V. entre Summus et Imus Pyrenæus ? On ne peut, ici, invoquer une erreur de copiste.

1. *Introduction au missel de Bayonne*, p. vi.

2. Au sommet, débris de la petite forteresse construite par les Espagnols au XVI^e siècle, et rasée par eux après la victoire de Ventura Caro, le 6 juin 1793. — La voie romaine, débouchant sur le petit plateau que commande militairement Château-Pignon, est aujourd'hui envahie par l'herbe et les ajoncs nains. Néanmoins, elle est encore reconnaissable. — La vue est prise ici face au nord, en tournant le dos au Leïçar Athéca.

3. *Tableau des Pyrénées*, t. II (ouvrage publié en 1828).

Enfin c'est un lieu qui vit de nombreuses batailles¹. Le sommet est encore couvert des ruines de l'ancienne forteresse espagnole (le nom, Castel Peñon, est lui même castillan)². L'importance de ce lieu ne dut pas être moindre au temps de la domination romaine. Situé à une quinzaine de kilomètres d'Imus Pyrenæus, Summus Pyrenæus devait être une « mutatio ».



*Plan sommaire des
ruines de
Château-Pignon.*

Cette fortification, construite au XVI^e siècle par les Espagnols, occupait le sommet de

la montagne dominant la voie romaine et appelé *Summus Pyrenæus* sur l'itinéraire — Elle fut démantelée en juin 1793 par le général Ventura Caro —

A et B marquent l'emplacement de deux embrasures. — Le versant S'encombré par les pierres provenant de la démolition est moins facilement accessible —

Après Château-Pignon, — que nous pouvons désormais appeler Summus Pyrenæus, — la route continue à se diriger droit vers le sud. Elle est dominée par deux pics jumeaux, aux formes presque identiques (Urdasbure, 1,218 mètres; Urdanaré, 1,222 mètres).

Elle franchit ensuite, après une brusque montée, la coupure du Leïçar Athéca (ou plutôt les deux coupures, la route principale étant, en cet endroit, doublée d'un sentier). Les deux brèches sont, en

1. Sièges de Château-Pignon en mai et septembre 1521. — Bataille de Château-Pignon, 6 juin 1793. — Combat de Château-Pignon, 25 juillet 1813.

2. Le plan que nous donnons ici a été dessiné à l'échelle de 3 millimètres par mètre. Il est réduit des deux tiers par la photographie.

partie, obstruées par des pierres, de façon à rendre plus difficile le passage du bétail. C'est là, en effet, que commence la terre espagnole¹.



LA VOIE ROMAINE AU PASSAGE DU LEÏÇAR ATHÉCA².

3° DE LA FRONTIÈRE ESPAGNOLE A SUMMUS PORTUS (IBAÑETA).

Peu après le Leïçar Atheca on traverse la frontière, au col de Bentarte, où se trouve un poste de douane espagnole. Puis, on s'engage dans une splendide forêt de hêtres dominant la vallée profonde de Valcarlos. En sortant de cette forêt, on rencontre les ruines de la vieille chapelle d'Elissachare (en basque, la vieille église) et l'on aborde enfin les premières pentes du massif de l'Astobiscar³.

1. « Leïçar Athéca » en basque, le « passage des frènes ». — Il n'existe cependant aucun arbre sur cette montagne où la roche nue porte de place en place quelques touffes d'ajoncs nains.

2. Vue prise face au sud, en tournant le dos à Château-Pignon.

3. On me permettra de faire ici une rapide allusion à la Chanson de Roland. Jamais je n'ai parcouru cette partie de la voie romaine traversant la haute montagne, de l'Urdašburu et de l'Urdanaré aux formidables épaulements de l'Astobiscar sans qu'aient chanté dans ma mémoire ces vers du vieux poème si cher à nos aïeux :

Passent cez puis e cez roches plus haltes,
Ces valz parfunz, ces destreiz anguisables...
Halt sunt li pui e li val tenebrus,
Les roches bises, li destreit merveillus...

Parmi les trouvères ignorés qui collaborèrent à la Chanson, il en est plus d'un qui, se rendant à Saint-Jacques, dut traverser ces « destreiz anguisables et merveillus ».

L'Astobiscar forme, avec le Mendivesti, le Mendimotche, l'Orzanzurieta et quelques autres sommets, un ensemble de montagnes connu sous le nom de Garazvizcay. *Le dos* (épine dorsale) *du pays de Garaci*. Ce dernier mot désigne également, en basque, le pays de Cize. La voie romaine, dans cette partie de son parcours, porte les traces visibles d'un empierrement très sérieux. Puis elle franchit le col de Lepeder (Lepo ederra, le beau col), d'où la vue est magnifique et s'étend au loin sur la Navarre espagnole. Tout au bas des pentes on aperçoit les toits du monastère de Roncevaux.

La route en corniche côtoie alors le flanc sud de l'Astobiscar et vient déboucher sur la route neuve conduisant de Valcarlos à Roncevaux, en face des ruines de la chapelle d'Ibañeta.

C'est sur cette route, qui s'étend sur le flanc sud de l'Astobiscar, qu'eut lieu la rencontre du 15 août 778, à jamais célèbre par la mort de Roland. Le texte d'Eginhard en main, il est facile de reconstituer, sur les lieux mêmes, les différentes phases du combat¹.

Quant aux ruines d'Ibañeta, elles ne remontent pas bien loin. C'est en 1884 que cette petite chapelle fut incendiée par mégarde. On ne l'a pas reconstruite depuis. Mais la chapelle elle-même était très ancienne. Dans les manuscrits dus au vice-prieur Huarte et conservés à la Collégiale de Roncevaux, on trouve des renseignements intéressants sur l'ancien monastère d'Ibañeta, primitivement occupé par des Bénédictins, et qui remonterait au VI^e siècle². Lorsque, plus tard, toujours d'après une tradition rapportée par Huarte, Charlemagne institua l'ordre monastico-militaire d'Ibañeta dont les Augustins de Roncevaux sont aujourd'hui les héritiers directs, le monastère d'Ibañeta prit une extension considérable³. Tout autour de la chapelle

1. C'est ce qu'a fait M. de Cardaillac (*op. cit.*, p. 70). Voir aussi de Jaurgain (*La Vasconie*, t. I, p. 102 et 103).

2. Huarte rapporte à ce sujet, l'opinion du P. Goldaraz de Pampelune qui possédait, dit-il, des documents établissant qu'en 638 il existait déjà un monastère au col d'Ibañeta, et qu'en 729 une donation fut faite au prieur d'Ibañeta, nommé Martin. Il invoque également la tradition toujours très vivante, qui fait remonter à Charlemagne la fondation de l'Ordre d'Ibañeta et veut que l'insigne que portent encore les chanoines de Roncevaux (une croix croisée au pied aiguë et fiché) leur ait été octroyé par cet empereur. L'ordre des Chevaliers-moines d'Ibañeta, bien antérieur aux anciens ordres espagnols de Chevalerie, serait donc, à ce compte, l'un des plus anciens de l'Europe.

Assurément il ne faut accueillir les assertions de Huarte et du P. Goldaraz qu'avec prudence (cf. sur toutes ces questions deux mss. de Huarte : *La Historia de Roncesvalles et Silva de varia lición*... — Voir aussi abbé Dubarat (*La Commanderie et l'Hôpital d'Ordarp*), abbé Haristoy (*Recherches historiques sur le pays basque*, t. I, étude consacrée à Roncevaux) et Sarasa (*Reseña histórica de Roncesvalles*). Sans entrer dans le détail de la discussion, il semble bien qu'Ibañeta ait une très grande antiquité.

3. Il est fait allusion à cette chapelle de Saint-Sauveur-d'Ibañeta dans de nombreux textes et presque tous permettent d'affirmer que cette fondation devait être plus importante que ne laisse supposer ce qu'on voit encore des ruines.

La charte de Sanche-le-Grand (1027) énumérait les terres placées sous la juridic-

s'élevaient des asiles pour les pèlerins. En 921, Abdérame la détruisit après sa victoire du Val de Funquera. On la reconstruisit, et ce monastère, restauré de nouveau en 1127, acquit une certaine importance. Mais celui de Roncevaux, mieux situé, et qui fut fondé dans le courant du x^e siècle, ne tarda pas à l'emporter. Ibañeta, situé au sommet même du col, est plus exposé que Roncevaux, adossé aux derniers contreforts de l'Astobiscar. Il fut peu à peu délaissé. Domenico Laffi, prêtre bolonais qui fit trois fois le pèlerinage de Galice au xvii^e siècle, nous apprend qu'à cette époque la chapelle d'Ibañeta était abandonnée.

C'est en face même des ruines d'Ibañeta que vient se terminer la partie de la voie romaine que nous nous étions proposé d'étudier. Elle se confond désormais avec la grande et belle route qui, par Roncevaux et Burguete, mène à Pampelune en passant par Orseritz — probablement l'Iturissa de l'Itinéraire d'Antonin.

L. COLAS,

Professeur au Lycée de Bayonne.

tion de l'évêque de Pampelune, mentionne la vallée d'Erro, « *usque ad capellam Sancti Salvatoris, quæ dicitur Caroli Magni* ». — (Cf. de Jaurgain, *La Vasconie*, t. I, p. 420.)

En 1071, Sanche-le-Noble donne à Fortuño, évêque d'Alava, « *nobile et regale monasterium nomine Sancti Salvatoris Ibañeta* » (Sarasa, *Historia de Roncesvalles*, p. 32).

Le 1^{er} juin 1110 doña Ermesenda et don Fortún Sanchez de Yarnoz, son mari, donnent au monastère de Leyre le monastère d'Ibañeta et ses lieux de refuge pour pèlerins « *cubilares* » (Jaurgain, *La Vasconie*, t. I, p. 109).

La fameuse charte due à Sanche de la Rosa, évêque de Pampelune, mentionne la construction d'un hôpital « *in vertice montis qui dicitur Ronsalvals, juxta capellam Caroli Magni* » (cf. le texte de cette charte, publié par M. Dubarat, dans le *Bulletin de la Société de Pau*, 1889).

En 1279, la Bulle de Nicolas II mentionne : « *Hospitale de Summo Portu quod Sancti Salvatoris et capella Rollandi dicitur.* » Remarquons, en passant, cette appellation de Chapelle de Roland donnée à la chapelle d'Ibañeta.

Enfin, l'enquête de 1322 sur les limites du Val Carlos mentionne l'église de « *Sancti Salvatoris summi Portus* » (abbé Dubarat, *Introd. au Missel de Bayonne de 1543*, p. xxxvi).